

HOMMAGE A CLAUDE DOMENACH

prononcé à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble
le 15 octobre 1991

Vous étiez nombreux à Hauterives vendredi, pour l'enterrement de Claude Domenach, et vous l'êtes à nouveau aujourd'hui pour honorer sa mémoire. Quel plus beau témoignage pouvons-nous donner de tout ce qu'il a compté pour nous, à Sciences-po, témoignage que nous donnons à sa mère, présente avec nous ce matin, et à sa famille.

Car avec les Domenach, tout est toujours un peu affaire de famille. Nous avons connu Jeannette et les enfants, quand, encore petits, ils venaient s'amuser dans le bureau de Françoise Terrier. Nous retrouvons aujourd'hui Alice en DESS, et Eve qui entre en deuxième année. Et nous connaissons tous Jacqueline qui enseigne à Sciences-po, Jacqueline dont nous avons admiré l'extraordinaire courage au long de ces dernières semaines, et que nous entourons de notre affection.

Mais c'est de Claude que je vais parler. Et tout d'abord pour rappeler qu'il n'aimait pas les gens se prenant trop au sérieux. S'il était quelque part parmi nous, il aurait déjà glissé deux ou trois plaisanteries à son voisin. Parce qu'il aimait rire, je vous invite à surmonter la tristesse qui nous a envahis à la nouvelle de sa maladie et de sa mort, à garder un peu de cette légèreté qu'il savait avoir en toute occasion.

Je me souviens m'être souvent demandé comment il faisait pour manier l'humour et l'ironie y compris dans les situations les plus difficiles et dans lesquelles il s'engageait le plus. Je crois le comprendre un peu mieux aujourd'hui. Etre animé d'un idéal au plus profond de soi donne une très grande liberté à l'égard de tous les formalismes, et l'action compte plus que les airs que l'on se donne.

Car toute sa vie Claude Domenach a été un militant et un homme d'action. Je l'ai connu quand nous étions tous deux à Sciences-po Paris. Il était un des membres de l'amicale des élèves alors présidée par Dominique Wallon. Ensuite il est passé au bureau national de l'UNEF. La grande affaire d'alors était la lutte contre la guerre d'Algérie. Il y prit part activement, alors même qu'un acte de courage lui avait valu la croix de la valeur militaire, décoration créée pour cette guerre qui ne voulait pas dire son nom.

Après Sciences-po et l'ENA il fut nommé administrateur civil au ministère de l'équipement. C'est l'occasion pour lui de militer pour un urbanisme plus juste et en faveur de la décentralisation. Mai 68 allait pour quelques semaines donner une extraordinaire amplification au discours contestataire à l'intérieur du ministère. Un certain Claude d'Hauterives devait en faire la chronique dans la revue Esprit.

Ce qui n'avait été que feu de paille dans l'administration centrale, Claude Domenach allait en chercher la continuation à l'université. Commence alors cette période de quinze ans, la plus longue de sa vie professionnelle, qu'il allait consacrer à Sciences-po.

Pour comprendre ce qu'y fut son action, il faut se replonger dans le climat de cette époque qui nous paraît aujourd'hui si lointaine. Et surtout rappeler qu'en 68, à l'IEP de Grenoble, ceux qui appartenaient à ce qu'ailleurs on appelait la caste des mandarins, un Jean-Louis Quermonne, un Lucien Nizard, un Jean Leca, ont tout de suite perçu ce que le mouvement d'alors apportait comme espoir de renouveau dans un enseignement supérieur sclérosé. En venant à Grenoble, Claude Domenach ne se rapprochait pas seulement de sa région de prédilection ; il trouvait un terrain propice à l'expression de ses idées, à Sciences-po tout autant qu'à la municipalité de Grenoble conquise par Hubert Dubedout.

Initialement il devait y rester deux ans pour s'occuper de la préparation ENA, accomplissant ce que les énarques appellent leur mobilité . Mais dès son arrivée il prenait une part active à la création de la nouvelle Université des sciences sociales, en montant avec Jean Verlhac, alors adjoint au maire de Grenoble et assistant d'histoire à l'IEP, l'UER Urbanisation et aménagement, l'actuel Institut d'urbanisme.

La tâche qui allait mobiliser l'essentiel de son énergie allait lui être confiée peu après. Puisqu'il avait décidé, en se faisant nommer professeur associé, de rester à Grenoble, la direction de Sciences-po lui fut confiée en 1971. Rappelons qu'il avait alors seulement 33 ans, ce qui était dans la moyenne d'âge des enseignants de cette époque.

J'espère faire un jour le travail de recherche dans les archives de l'IEP permettant de faire apparaître tout ce qui a été accompli pendant ces dix années de direction. Aujourd'hui je me limiterai à rappeler en quoi Claude Domenach fut un précurseur dans la mise en place d'un nouveau mode de gestion. Les événements de 1968 avaient rendu complètement obsolète une gestion universitaire confiée aux seuls professeurs. La loi Edgar Faure y substituait un système qui se voulait démocratique, avec des conseils dans lesquels étaient représentées toutes les parties prenantes. Encore fallait-il faire fonctionner ce nouveau dispositif dans un environnement qui y était peu favorable, pour ne pas dire hostile. Hostilité des mandarins d'abord, sauf, je l'ai dit, dans quelques endroits privilégiés comme Sciences-po. Hostilité des groupements étudiants : l'UNEF-ID, dominée par les trotskystes et majoritaire à l'IEP, refusait la participation aux élections au nom de l'idéologie révolutionnaire.

Claude Domenach, dans ce contexte particulièrement difficile, créa un nouveau mode de direction, que je résumerai selon trois axes. Tout d'abord ne jamais se décourager de la démocratie, écouter l'expression de tous, quelles que soient les formes qu'elle prenait. Rappelons-nous, pour ceux qui ont vécu cette période, les grandes AG houleuses d'enseignants ou d'étudiants.

Ensuite essayer progressivement de canaliser cette expression dans des institutions qui permettent de faire des choix. Combien le conseil d'administration pesait peu par rapport à ces assemblées générales. Pourtant, Claude y a toujours attaché un grand prix, persuadé qu'au bout du compte il fallait bien un lieu où les intérêts contradictoires soient arbitrés. Il avait demandé d'en assurer la présidence à Michel Philibert, autre grande figure de l'Institut, disparu lui aussi cet été et dont il est juste de rappeler la mémoire aujourd'hui.

Enfin son expérience administrative antérieure faisait comprendre à Claude Domenach qu'un établissement d'enseignement supérieur ne pouvait fonctionner sans une infrastructure de services et une grande rigueur dans la gestion. Rigueur qui ne voulait pas dire pour autant respect de tous les formalismes . Il avait à cet égard une grande liberté, cherchant à atteindre son but, fût-ce au prix d'une entorse aux règlements inutiles.

Ce faisant, il donnait à la politique son vrai visage : celui d'une recherche patiente, obstinée d'un consensus sur les objectifs fondamentaux, par une discussion et une négociation toujours recommencées. Ces mêmes dispositions, je sais qu'il les a manifestées, après avoir quitté la direction de Sciences-po, comme président de la Maison de la culture de Grenoble, comme conseiller culturel à Tel-Aviv, et enfin en s'occupant de la politique culturelle de la Ville de Marseille.

Pour terminer, j'énoncerai quelques unes des qualités pour lesquelles nous l'avons aimé et admiré. Et tout d'abord le courage : il en fallait, en cette période où l'injure était fréquente, accompagnée parfois de pressions physiques. Ensuite le réalisme : homme de conviction, il ne se laissait pourtant pas embarquer dans les utopies alors à la mode. Cette qualité, il la partageait avec Frédéric Bon, qui, comme Claude Domenach, a marqué cette période de Sciences-po et qui nous a quittés trop tôt : si différents qu'ils fussent ils avaient l'un pour l'autre l'estime de ceux qui préfèrent bâtir plutôt que rêver des mondes impossibles.

En troisième lieu je citerai son sens du service public, son dévouement à l'institution dont il avait la charge. L'intérêt général, c'était aussi pour lui l'attention à chacun, et d'abord aux plus fragiles et aux plus démunis. J'en donnerai pour seul exemple les innombrables démarches à la préfecture pour tenter de résoudre les problèmes d'étudiants étrangers.

Je ne voudrais pas oublier deux autres qualités, si agréables pour ceux qui travaillaient avec lui : l'habileté et l'humour. Il savait donner à la vie sa part de jeu, ramener chaque événement à sa juste place, et du même coup se jouer des situations les plus difficiles.

Pour conclure, je sais qu'il n'est pas d'usage, dans ces lieux, de citer des textes bibliques. Mais le "sermon sur la montagne" que nous avons entendu dans la petite église d'Hauterives n'appartient-il pas aussi à notre patrimoine culturel commun ? Comme certains d'entre vous, je me demandais laquelle des béatitudes s'appliquait la mieux à Claude. Pour cet homme qui a compris au plus profond le sens de l'action politique et de la recherche du bien commun l'on peut dire : "Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice car ils seront rassasiés".

François d'Arcy